

Four Lane Road



La maison prend le soleil de fin de journée. Ce n'est pas qu'il s'ennuie, c'est plutôt qu'il est exténué, et agacé. Il porte le même uniforme qu'hier, et que celui qu'il mettra demain. Un uniforme de pompiste perdu dans la campagne du comté de Tulsa, quelques miles après que les dernières maisons de Broken Arrow aient disparu.

À cette saison, les jours traînent en longueur dans une chaleur d'essence et de mirages, mais il aime quand même cette heure de fin d'après-midi, lorsqu'il sait que plus personne ne passera sur la route à deux voies qui trace un trait de crème devant la maison transformée en station.

À l'heure précise où il a envie de fumer.

Il déplie la chaise de bois clair face à la lumière et s'assoit. Ses avant-bras secs et dorés se calent sur les accoudoirs pour arrimer son corps et il plie les jambes, il a toujours eu le sens de l'ordre et de l'équilibre. Il laisse souvent se consumer le cigarillo coincé entre l'index et le majeur de sa main droite. Son ultime coquetterie, de celle qu'elle lui reproche inmanquablement quand les conversations du soir se synchronisent avec le feu du ciel moribond d'Oklahoma. Son masque de couperose raconte les mauvais vins avalés d'un coup, debout face à l'évier, dans le silence noir de ce qui n'est plus leur maison.

Il est agacé de ce vert absolu, de ce jaune brûlé que l'herbe garde pendant de longues semaines. Il est fatigué de ses fesses molles collantes à son pantalon de tergal de mauvaise facture, de ce boléro ridicule qui le fait ressembler à un pauvre majordome, après tout c'est ce qu'il est, non ?

Il plaque ses cheveux restés blonds avec une brillantine à la lavande. Il est fatigué d'attendre d'hypothétiques paquebots roulants, et de ces clients qui repartent vers des destins routiers auxquels il ne comprend rien.

Il sait, sans avoir à bouger, qu'elle va se pencher à la fenêtre. Il sait que son ventre lourd va s'écraser contre le rebord. Il sait qu'elle va prendre cet immuable air enjoué pour lui dire que le dîner est prêt, la voix juste assez haut perchée pour être insupportable.

Ou bien peut-être est-ce cet accent traînant, comme ces bras pendants, comme ce cou flétri, comme tout ce corps pesant et morose, dont toute envie ou toute joie a disparu, dont il n'arrive plus à savoir à quel moment il a commencé à le dégoûter.

Il voudrait se souvenir du temps où ce corps était un cadeau tendu et cambré vers son envie, il voudrait savoir à quel instant il l'a regardée sans la vouloir. Mais ni lui ni elle ne souhaite vraiment comprendre. Maintenant elle sépare ses cheveux roux par une raie droite comme la route, et les attache bas sur la nuque pour faire plus propre. Avant, l'odeur d'oreiller chaud restait prisonnière de sa chevelure.

Elle s'est habillée en rouge, pour être assortie aux pompes écaillées, pour l'uniforme. Elle picore une friandise dans le saladier d'inox sous la fenêtre à chaque fois qu'elle passe, son tablier fait une amorce de pli, comme un berceau sous son ventre alourdi de sucre et d'ennui.

De l'autre côté de la route lisse, la prairie à l'herbe courte borde un bois serré. Les arbres semblent en mouvement, comme si le reste de la terre tournait plus vite depuis qu'il s'est immobilisé. De l'autre côté de la route, personne ne sait ce qu'il y a. Lui l'a su, il y a longtemps, quand il était encore libre.

La Rochelle, novembre 2008